

# Au delà des saisons, la Lune

ETIENNE BARILIER

CALIGULA N'aurait pas effrayé VIVALDI, qui a composé un opéra sur Néron. Mais pour accompagner le drame d'un empereur fou, cruel et délirant, la musique des *Quatre Saisons* n'est-elle pas trop riante ? Qu'on se détrompe. Cette œuvre galvaudée, que nous avons fini par prendre pour un joli bruit de fond, est riche en contrastes virulents, en ruptures saisissantes, en plaintes douloureuses. La mort n'en est pas absente. C'est une œuvre profondément baroque, et le monde baroque voit toujours la mort dans la vie, le squelette sous la chair. Sur la partition des *Quatre Saisons*, chacune des parties est couronnée d'un sonnet qui en annonce la teneur, et dont l'auteur est presque certainement Vivaldi lui-même. Déjà le sonnet du *Printemps* n'est pas exempt d'inquiétude, qui nous parle du ciel soudain voilé par le « manteau noir » de l'orage. Durant *L'été*, ce même orage règne en maître, et ce n'est pas seulement un beau spectacle, c'est aussi le malheur du pâtre épouvanté, des récoltes détruites. L'automne ? C'est la fête bachique et l'agonie de l'animal sauvage, sous les piques des chasseurs. Quant à l'hiver, c'est la froidure qui fait claquer des dents, c'est la peur que la glace rompe sous le pas, ce sont les « vents en guerre ». Voilà pour les sonnets de Vivaldi. Or sa musique, si l'on veut bien l'écouter vraiment, remplit ce programme, avec infiniment d'intensité, d'inquiétude rythmique, de suspens et de déchaînements. Elle dit l'oppression, elle dit la torpeur ou le frisson, elle dit la mort de la bête et sa lenteur cruelle. Comment imaginer d'ailleurs qu'on puisse raconter le passage des saisons sans chanter l'alternance de la vie et de la mort ?

Halètement, inquiétude, intensité : c'est tout *Caligula*. Dès lors, s'il est vrai que la danse et la musique, dans ce ballet, sont parfois en contraste ou en lutte, ce n'est pas parce que la musique serait légère et joyeuse, tandis que la danse, elle, serait grave et terrible. Non, ce qui fait la tension créatrice entre l'une et l'autre, c'est bien plutôt que l'œuvre de Vivaldi, même agitée et tourmentée, accepte et magnifie le cycle inéluctable de la vie, et lui donne une forme achevée. Tandis que Caligula se cabre. Il est Dionysos contraint de danser sur la musique d'Apollon, dont il désire à

toute force excéder ou briser les formes. Sans cesse il veut échapper au règne des « quatre saisons » comme on veut échapper à la condition humaine, voire à celle des dieux. Il cherche à rompre le cercle de la vie, à coups d'excentricités, de foucades et de cruautés qui le jettent, criminel ou désespéré, vers l'absolu. Sans cesse, il s'arrache au manège de la musique, pour aller à l'impossible, donc à la mort. Ce n'est pas pour rien qu'il veut enlever la Lune à son orbite. Il ne peut accepter l'ordre des choses, supporter de n'être que lui-même, se tenir à hauteur d'homme. Sa vie est une lutte âpre et désespérée ; vivre est pour lui cette longue agonie que résumera la scène ultime.

Lorsque le temps s'arrête pour laisser place au rêve pur, la musique électro-acoustique de Louis Dandrel vient relayer Vivaldi : des sons immobiles, méditatifs, suspendus, capables d'échapper aux rythmes de la respiration humaine, aux douleurs du monde sublunaire ; une musique où peuvent se mouvoir les êtres que Caligula rêve de rejoindre, et qui appartiennent au monde irréel du spectacle : le mime Mnester et ses compagnons. Scènes de contemplations, de visions. Hors du temps l'on peut jouer. Dans le temps il faut vivre. Le très beau moment de la rencontre avec la Lune se passe au début de l'Été vivaldien ; la musique est calme, mais en même temps déchirante, pleine de suspens, d'arrêts du souffle, voire du cœur. C'est avec justesse que le chorégraphe a fait de ce mouvement des *Quatre Saisons* le lieu d'une rencontre d'amour impossible, d'une passion qui agonise au moment de naître. Il trouvera, pour dire le meurtre de la Lune (sur le dernier mouvement de l'Hiver), ces mêmes suspens d'émerveillement et de douleur, fidèles au rythme si subtilement heurté de la musique. Même la scène, splendide elle aussi, de la danse du cheval Incitatus, sous l'œil amoureux de Caligula, n'est pas contraire à la musique : chez Vivaldi, il s'agit du moment le plus serein peut-être, quand l'homme se repose paisiblement, à l'abri des morsures de l'hiver. Sur une sorte de *perpetuum mobile* tendre et naïf, Caligula nous donne, lui, le spectacle d'une folie. Mais cette folie est sereine. Elle est bonheur. Nul contresens, donc. D'autant que ce moment d'éternité n'échappe pas au temps, et que Caligula lui-même tourne autour de son rêve comme le cheval au bout de sa longe. Pris dans le cycle des saisons, Caligula se débat. Il veut s'arracher au printemps angoissé, à l'été douloureux, à l'automne orgiaque, à l'hiver de mort. Il ne veut que l'amour de la Lune, cet astre qui voit toutes nos saisons et silencieusement les éclaire et les domine. JANVIER 2008